L'AFRIQUE A L'EPREUVE DE L'HYPERMODERNITE : PROPOSITIONS POUR UNE PRAXIS LOCALE

Jean-Honoré KOFFI
Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
jhkoffi@gmail.com

Résumé

L'hypermodernité est un moment qui succède à la postmodernité dans les sociétés occidentales développées. Sans minimiser les satisfactions qu'elle charrie, il sied de relever ses conséquences sur l'individu afin de s'interroger sur sa pertinence. Parce qu'elle tend à s'universaliser, il importe d'en interroger, en guise d'anticipation, la praxis locale : y aurait-il une voie originale pour l'hypermodernité africaine ? Sur quoi se fonderait-elle ? Quel en serait le contenu ? À l'heure où l'on s'interroge sur la capacité de l'Afrique à entrer dans le XXIe siècle, une telle anticipation pourrait constituer la condition d'une survie axiologique.
Mots clés : *Hyperconsommation, hypermodernité, Afrique, axiologie*

Summary

Hypermodernity is a succeeding moment of postmodernity in developed Western societies. Without minimizing the satisfaction, it brings, it is appropriate to note its consequences on the individual in order to question its relevance. Because it tends to become universal, it is important to question, in anticipation, local praxis: could there be an original way for African hypermodernity? What would it be based on? What would be the content? At a time when one wonders about Africa's capacity to enter the twenty-first century, such anticipation could constitute the condition for axiological survival.
Key words: *hyperconsumption, hypermodernity, Africa, axiology*

Introduction

L'hypermodernité est un néologisme qui qualifie la période historique correspondant aux sociétés occidentales développées présentes. Sans minimiser les satisfactions qu'elle charrie, il sied de relever les dangers du mode de vie qu'elle véhicule. Au regard de ses conséquences sur l'individu, faut-il suivre à tout prix le mode de vie hypermoderne pour être de son temps ? L'homme réalise-t-il sa dignité en se réfugiant dans

le confort et les facilités de la technologie, le plaisir sans fin de la consommation ?
Si elle est un phénomène occidental, en quoi l'hypermodernité concernerait-elle l'Afrique et les Africains ? Comment dans un monde sans argent, sans produits à consommer à outrance, où la nonchalance semble de règle, on puisse remettre en cause le mouvement, la vitesse, la jouissance ? Ne serait-ce pas une manière de penser les problèmes d'ailleurs comme universels et devant s'imposer à tous ? Au reste, à quelles conditions une *praxis* africaine de l'hypermodernité est-elle envisageable ? Nous proposons d'établir que, quoique phénomène occidental, l'hypermodernité concerne bien l'Afrique qui gagnerait à en anticiper les effets en pensant une façon locale de la vivre. L'analyse sera conduite dans une perspective axiologique.

1. Qu'est-ce que l'hypermodernité ?

L'hypermodernité est un moment qui succède à la postmodernité dans les sociétés occidentales développées. Estimant que la notion de postmodernité ne peut rendre compte des mutations sociales actuelles, des sociologues et philosophes (Max Pagès, Gilles Lipovetsky, Nicole Aubert) vont proposer celle d'hypermodernité, pour tenter de décrire un type contemporain de modernité. L'hypermodernité est ainsi un néologisme par lequel ils qualifient la période marquée par les bouleversements les plus récents de la société. Postmodernité et hypermodernité désignent ainsi « des figures contemporaines de la modernité dans l'ordre des mentalités, des sensibilités, des croyances et des comportements » (Tapia, 2012 : 18).
L'individu hypermoderne n'est pas tout individu qui vivrait à notre époque, ainsi que le spécifie Robert Castel (2010 : 126) : « L'émergence de ce profil d'individus s'opère dans les années 1970, mais pas sur l'ensemble de la planète, essentiellement en Europe occidentale et en Amérique du Nord ». Le néologisme qualifie notamment une frange restreinte de sa population, plutôt urbaine et aisée. Il définit un ensemble de comportements qui émerge au cours des années 1980 et se dégage clairement dans les années 1990-2000. En y recourant, ces auteurs invitent à une conception nouvelle du monde occidental contemporain. Cette notion leur semble plus adaptée que celle de

postmodernité, devenue désuète, pour rendre compte des récentes et profondes mutations sociales subies par cette partie du monde : « En s'étendant peu à peu à tous les domaines, avec des acceptions pas toujours similaires, le concept de postmodernité s'est peu à peu délité et ne permet plus vraiment de rendre compte des bouleversements les plus récents de la société contemporaine. En lui substituant celui d'hypermodernité, nous soulignons le fait que la société dans laquelle évoluent les individus contemporains a changé. » (Aubert, 2010 : 14).
La notion d'hypermodernité indique que le cadre général est toujours celui de la modernité mais qu'il subit une inflexion particulière depuis ces années. Cette inflexion est une nouvelle étape de la modernité, une rupture, en ce qu'elle voit émerger des manières individuelles d'être, d'agir et de ressentir qui diffèrent nettement des manières précédentes, traditionnelles et modernes ; une différence qu'exprime le recours au préfixe « hyper ». Le préfixe *hyper* « est une expression qui désigne le trop, l'excès, l'au-delà d'une norme ou d'un cadre. Il entre dans le champ de signification des superlatifs avec une connotation de dépassement constant, de maximum, de situation limite » (Rhéaume, 2010 : 93). L'hypermodernité désignerait ainsi une ère nouvelle dans laquelle la vie se mène sur le mode de l'excès.

1.1. Entre hyperconsommation et hyperactivité : une vie sur le mode de l'excès

Tout est exacerbé, poussé à l'excès, à l'âge hypermoderne : consommation, concurrence, profit, jouissance ; plus de plaisir immédiat et à tout moment ; plus d'efficacité, d'intensité, d'argent, de vitesse ; culte de l'urgence, surabondance d'événements et de sollicitations. La différence d'avec le mode de vie antérieur s'observe dans un nouveau rapport de l'individu au temps, à soi, aux autres et aux objets.
Le rapport hypermoderne au temps diffère de celui des périodes et types de société précédents. Il est contraignant et se vit dans le présent, l'instant, voire dans une certaine urgence. Dans cette mutation, ce n'est pas le temps qui accélère ; ce sont les individus qui doivent accélérer de plus en plus pour répondre aux exigences d'une économie et d'une société qui tournent de plus en plus vite. Sur le plan professionnel, l'individu est soumis à une obligation de réagir dans l'immédiat, de

gagner du temps, d'être plus réactif que les autres, du fait de la compétition. Cette situation le place de fait dans une logique d'urgence.
Le nouveau rapport de l'individu au temps est ainsi marqué par la primauté de l'instant. Nombre de ses actions sont organisées par un horizon à court terme. Il prend l'habitude de tout obtenir rapidement, sans trop d'effort, incapable de différer la satisfaction ; c'est la prédominance de l'ici et le maintenant. Lorsque cela n'est plus aussi facile, il ne supporte pas d'attendre et est frustré. Focalisé sur la satisfaction immédiate de ses désirs, il ne peut vivre que dans l'immédiat.
Le rapport à soi est déterminé par l'excès dans la manière de vivre et de travailler ainsi que le mode de jouissance. Dans la modernité prévalait un idéal social du dépassement de soi, légitimé par le dépassement des limites du monde. Avec l'hypermodernité, se dépasser ne relève plus de l'idéal mais du normal ; il faut par conséquent se surpasser, aller toujours plus loin, plus vite, plus fort, travailler sans répit pour être « le meilleur ». L'individu est pris dans des situations marquées par l'excès : excès de pressions, de sollicitations, d'anxiété, de stress (Cournut, 2010 : 61-71). Il déploie des comportements marqués par l'excès : excès de consommation, de jouissance, de connexion. En outre, il se disperse dans un grand nombre d'activités différentes, dans une surcharge de travail, en quête de performances toujours plus grandes.
À l'ère hypermoderne, le rapport aux autres s'effectue par des relations flexibles et éphémères ; il traduit une difficulté à éprouver de véritables sentiments autant qu'une incapacité à vivre des valeurs de long terme (engagement, fidélité, loyauté). Les engagements durables et attachants ont été remplacés par des rencontres où les relations commencent aussi vite qu'elles cessent. On est ainsi passé de la quête d'un sens à donner à sa vie à la recherche de sensations rapides et intenses. Nous sommes bien à l'ère de la « modernité liquide », dans la « société liquide » où règne « l'amour liquide », selon les expressions de Zygmunt Bauman (2004, 2006). La métaphore de la liquidité représente l'instabilité des liens humains et de la société : ces liens sont liquides parce qu'ils sont superficiels.
Dans son rapport aux objets, l'individu fait de son désir et de son plaisir le paradigme de sa vie. Il vit dans une société de la satisfaction immédiate. Exister pour lui revient à consommer toujours plus pour

être heureux, poussant à l'extrême la société de consommation. L'hyperconsommation, terme que l'on doit à Lipovetsky, peut se définir comme le moment où la consommation devient une valeur suprême. À la figure moderne du travailleur s'est substituée celle du consommateur invétéré : « L'homme producteur, le travailleur, figure centrale de la modernité s'efface lentement mais inexorablement pour laisser sa place à l'homme consommateur » (Aubert, 2010 : 42). La « société marchande » manifeste le règne du consumérisme, acte de surconsommation et état d'esprit caractérisé par la recherche de la consommation comme mode de vie, voire comme sens de l'existence : je vis pour consommer ! L'individu hypermoderne ne consomme plus pour vivre (besoins) ; il vit pour consommer (identité). Dans la société hypermoderne, « c'est par la consommation que l'on bâtit et que l'on conforte son identité » (Cova, Cova, 2010 : 201).
Finalement, la société hypermoderne se donne à voir comme une société dans laquelle la personne passe au second plan : les biens possédés y sont la manifestation visible des qualités personnelles de celui qui les possède ; la valeur individuelle repose sur la valeur d'achat et le pouvoir de consommer. Mais le mode de vie hypermoderne tient-il vraiment ses promesses ? Il sied de s'interroger sur les conséquences individuelles du mode de vie hypermoderne.

1.2. Les conséquences du mode de vie hypermoderne

La société hypermoderne promet le bonheur par la consommation ; elle laisse même croire qu'il n'est pas possible en dehors d'elle. L'individu croit se construire une vie à travers ce qu'il consomme. Mais derrière le spectacle radieux de l'abondance, se profilent les angoisses du mal-être, de la lutte pour la vie et la survie. L'hypermodernité devient une manière problématique d'être au quotidien, qu'il s'agisse d'habiter, de se mouvoir, de travailler, de consommer, etc. Ses conséquences sur l'individu et son caractère ont noms tyrannie de l'urgence, insatisfaction, dépossession de soi, corrosion du caractère, fragilisation de l'individu, perte de sens, etc.
Dans la société de l'éphémère, de l'instant, il faut aller plus vite que le temps. L'hypermodernité enferme l'individu dans le présent le plus immédiat : il ne peut plus, ne veut plus se projeter dans le futur. Si l'instantanéité arrime le sujet à l'immédiat, l'urgence apparaît bien plus

radicale, qui tyrannise l'individu : elle le contraint à faire constamment plus de choses en toujours moins de temps, à sacrifier son sens et son désir du travail bien fait. (Lipovetsky, 2013 : 55).

Dans cette vie marquée par l'urgence, l'individu craint de manquer de temps là où il manque le temps de vivre et de penser. En réalité, sa vie sous pression ne le conduit qu'à la dépression : confondant souvent l'urgent et l'important, il ne peut prendre le recul nécessaire pour comprendre la hiérarchie des priorités ; d'où les pathologies de l'urgence. Le culte de la performance et de l'excellence conduit au *burn out*, au stress. Le *burn out* est un état d'épuisement physique, émotionnel et mental lié à une dégradation du rapport d'une personne à son travail (Hoffman, 2005 : 37). Ce syndrome, mis en évidence en 1974 par le psychanalyste américain Herbert Freudenberger, est causé par l'implication excessive et le perfectionnisme.

Pourquoi l'individu est-il débordé, en manque de temps, alors que la technique est censée l'avoir libéré du manque de temps ? Le sujet hypermoderne n'a pas la maîtrise de son rapport à l'extérieur, il ne se possède pas. Ainsi, le matériel censé servir l'homme à l'origine, l'asservit dans la majeure partie du temps. Le téléphone mobile en est un exemple édifiant. L'être humain a vécu sans lui jusqu'aux abords du deuxième millénaire. Mais combien d'individus aujourd'hui peuvent s'en passer, ne serait-ce qu'une heure, sans être préoccupés à l'idée de ne pouvoir être joints ? Ils expriment une forme de dépendance ahurissante en ne pouvant s'en passer en des lieux où ils le devraient par simple bon sens : cuisine, repas ou cours, volant, lieux de culte, hôpitaux, levées de corps et enterrements, etc.

L'hypermodernité est un moment où « la figure du consommateur tend à prendre le pas sur les autres dimensions de l'individu » (P. Moati, 2016, p. 121) : la société fait passer le consommateur avant l'homme qui pense, qui aime, qui s'engage. Cette primauté accordée au plaisir génère une indifférence généralisée à l'égard des autres valeurs. Les biens matériels font oublier les valeurs humaines comme la générosité, la politesse et le fait de rendre service sans rien attendre en retour.

L'époque hypermoderne requiert un comportement professionnel flexible et adaptatif ; le travailleur doit être souple, il doit pouvoir changer de travail, prendre des risques. Cette flexibilité génère un effet corrosif sur le caractère des gens, effet nommé « corrosion du

caractère » : l'impossibilité de tendre vers des objectifs et surtout des valeurs de long terme dans une société qui ne s'attache qu'à l'immédiat. C'est comme si la capacité et la manière d'entrer en relation avec les autres (le « caractère ») se trouvent en quelque sorte progressivement dégradées.

Avec le téléphone mobile, nous sommes joignables en tout temps et parfois en tout lieu. Communiquons-nous mieux pour autant ? À lire Sherry Turkle, nous sommes passés d'une utilisation accessoire de technologies à une utilisation vécue comme indispensable. L'anthropologue américaine donne un exemple qui illustre nos comportements contemporains. Présente à un colloque, elle relève que les personnes étaient toutes connectées et dépendantes de leur ordinateur, téléphone ou tablette sans un profond intérêt pour les discours des intervenants et, pour autant, sans un profond rejet. Les relations humaines peuvent ainsi s'affaiblir de l'usage excessif de la technologie : « nous sommes de plus en plus connectés les uns aux autres, mais étrangement de plus en plus seuls ». Nous avons « de plus en plus de technologies » et « de moins en moins de relations humaines » (Turkle, 2015).

Les réseaux sociaux étaient destinés à rassembler des individus à l'effet de communiquer, partant, de partager des informations et messages ; ces espaces publics servent maintenant à se raconter inlassablement, à se répandre, à envahir, à propager. Sans la possibilité d'exhibition de soi, l'intérêt des objets à consommer tomberait. L'intérêt à pouvoir exhiber le téléphone portable le plus récent est plus grand qu'à s'en servir. Pour le psychanalyste Gérard Bonnet (2013), cette « tyrannie du paraître » impose de se montrer pour exister dans cette société. On expose son quotidien comme si cela pouvait soudain donner du sens à son existence. Ce n'est qu'à ce prix que l'individu se sent confirmé dans son existence : je communique donc j'existe. Or, l'excès de communication vide la communication de tout contenu. Ce faisant, le mode de vie hypermoderne conduit à la fragilisation de l'individu.

De même que l'attente, le différé et l'inaction sont récusés dans la société de l'immédiat, le silence est l'oublié de la société hyperconnectée. Pour exister, il faut parler. On y parle à un point tel que le bavardage remplace l'échange. On se met à raconter de façon compulsive son existence, ses moindres faits et gestes, ses

commentaires sur autrui. Or, la parole immodérée promeut une culture du vide et de l'insignifiance. Ehnuel (2012) observe que si quelques décennies plus tôt, on comptait une poignée de bavards dans une classe, à l'heure actuelle, on y compte une poignée d'élèves silencieux. Elle incrimine à ce sujet l'évolution des technologies d'information et de communication.

D'autres pathologies affectent le sujet hypermoderne dans un contexte sans cesse plus poussé d'exigences socio-économiques, d'accélération permanente et d'immédiateté. Elles sont à l'image de ses investissements : épuisement et fatigue fort importants, dépression d'épuisement, obésité, anorexie, suicide, etc. Visiblement, le mode de vie hypermoderne a un coût élevé pour le bien-être des personnes mais aussi pour la planète. L'homme hypermoderne est vu comme un consommateur et de moins en moins comme un être humain capable de réflexion et d'éventuelle remise en question du système. Est-il raisonnable, dès lors, de rechercher la valorisation de soi dans le plaisir et la consommation démesurée si cette manière de vivre doit être source d'autant d'inquiétudes ?

Au regard de ces effets, il sied de repenser nos manières de vivre en vue de trouver un équilibre salutaire. L'aspiration au bonheur se satisferait sans doute d'une vie moins complexe, moins stressante. N'appartient-il pas, dès lors, à la sphère axiologique de concilier l'aspiration au bonheur et le souci d'élévation morale qui différencie l'homme des autres êtres ? Comment, dans une région du monde aux valeurs et cultures autres, se peut vivre l'hypermodernité sans que ne se reproduisent ces tares ?

2. Pour une *praxis* africaine de l'hypermodernité

Si l'hypermodernité définit le monde occidental développé, si elle qualifie particulièrement la frange urbaine et aisée de sa population, en quoi pourrait-elle concernée un pays sous-développé comme la Côte d'Ivoire, une région comme l'Afrique de l'Ouest, ou même l'Afrique ? Comment dans un monde sans argent, sans produits à consommer à outrance et où la nonchalance semble de règle, peut-on remettre en cause le mouvement, la vitesse, la jouissance ?

S'interroger sur la pertinence d'une approche africaine de l'hypermodernité peut participer d'un exercice philosophique. Il reste

qu'une telle interrogation rappelle aussi le discours d'un homme politique. En visite d'État à Dakar (Sénégal), le président français, Nicolas Sarkozy, adresse le 26 juillet 2007 un discours à « l'élite de la jeunesse africaine » « avec la franchise et la sincérité que l'on doit à des amis que l'on aime et que l'on respecte », selon ses propres termes. Il affirme : « le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. [...] Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a pas de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès. [...] Jamais l'homme ne s'élance vers l'avenir. Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin ». (Le Monde, 2007).

2.1. L'Afrique peut-elle être concernée par l'hypermodernité ?

Comment peut-on parler d'hypermodernité au sujet de l'Afrique ? Sécurité, développement, santé, éducation, bonne gouvernance, droits de l'homme, ne sont-ce pas là des préoccupations urgentes et pertinentes pour l'Afrique ? Qu'elle soit occidentale, orientale, australe, septentrionale ou centrale, l'Afrique regroupe un ensemble de pays aux nombreuses différences historiques, culturelles, démographiques, et aux importants écarts de développement. Que ce continent forme un ensemble composite tient aussi au poids économique, politique et à l'héritage colonial (colonisation anglaise, française, hollandaise, portugaise, allemande, etc.) des différents pays.

La pauvreté, un niveau de santé bas et des carences en éducation sont autant de freins au développement de l'Afrique. Les conflits et instabilités en Afrique de l'Ouest, à travers le terrorisme et les coups d'État, sont lourds de conséquences. En effet, avec la chute du colonel Mouammar Kadhafi, tué le 20 octobre 2011, la Libye est un État livré à l'anarchie et une porte d'entrée pour le trafic d'êtres humains vers l'Europe. Sa progressive désintégration a favorisé l'alimentation en armes les groupes djihadistes au Sahara et au Sahel : Ansar Dine, se revendiquant d'al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI), et Boko Haram (l'État islamique). La sécurité des populations est même abandonnée aux initiatives franco-américaines, voire russes, vu que l'Union africaine semble impuissante à la prendre en charge. Pendant ce temps, les foyers de tension djihadiste se disséminent : Niger, Mali, Burkina, Nigeria.

L'hypermodernité étant géographiquement circonscrite, on peut estimer inappropriée une réflexion qui, ignorant les circonstances sociohistoriques et économiques de son émergence, voudrait l'élargir à toute société : en quoi ce fait marginal de la société strictement occidentale intéresse-t-il l'individu africain actuel aux réalités, préoccupations et priorités autres ? En quoi devrait-il regarder le monde non occidental ou non développé, et donc non hypermoderne ?
Le monde contemporain a ceci de saillant que ce sont encore et toujours les idées occidentales qui prédominent. Le terme « Occident » ne désigne pas seulement un type de civilisation ; il désigne un modèle au sens de civilisation par excellence. Offrant de meilleures conditions de vie, il est supposé exprimer une supériorité et conférer un prestige et une valeur éminente au sujet qui vit selon ses canons. Son hégémonie technologique, économique et culturelle donne à croire qu'il ne peut rencontrer l'autre que sur le mode de l'assimilation. Il est une conception de la politique et de la société qui prétend à l'universel. Dérivée des Lumières, cette conception s'incarne dans la démocratie et l'État de droit. Le sentiment de supériorité qu'il éprouve la porte à une colonisation qui se prétend émancipatrice. De là vient que l'Occident est fondamentalement lié à cette politique de domination du monde avec le progrès technique et la liberté des individus, mais surtout à l'imposition de valeurs et de croyances.
Objecter à la réflexion de manquer de pertinence, en ne contextualisant pas l'hypermodernité, est en apparence fondé. À cette objection, on peut opposer deux arguments dont le premier est le besoin d'anticipation. Que nous ne fassions pas la même expérience phénoménologique de la réalité présente n'empêche pas chacun de se projeter dans l'avenir pour penser en son propre nom. Quoique fait occidental, l'hypermodernité tend à s'universaliser. Des communautés, en Afrique noire, en Amazonie ou en Papouasie subsistent encore de chasse et de cueillette. Mais, qu'elles vivent à l'écart du monde « civilisé », tel à l'âge de pierre, ne signifie pas que les sociétés actuelles sont toutes traditionnelles, voire primitives.
Qu'il soit postmoderne, moderne ou même à cheval entre la tradition et la modernité, l'individu africain est engagé dans un procès dont la figure ultérieure peut bien être l'individu hypermoderne. L'hypermodernité, qui est déjà le temps du monde occidental développé, ne tardera pas à

être celui des pays en voie de développement. Ainsi, la société de consommation a pris forme dans les années 1920, comme modèle de la société nord-américaine, avant de s'étendre à l'Europe et, progressivement, au reste du monde. De même, la société d'hyperconsommation ne peut que tendre vers son élargissement à l'échelle de la planète : « Bientôt, ce sont des centaines de millions de Chinois et d'Indiens qui entreront dans la spirale de l'abondance des biens et des services payants indéfiniment renouvelés. [...] Nous ne sommes qu'au début de la société d'hyperconsommation, rien pour l'heure n'étant en mesure d'arrêter ni même de freiner la fuite en avant de la marchandisation de l'expérience et des modes de vie. » (Lipovetsky, 2013 : 19-20). N'est-ce pas notre avenir imminent qui se joue devant nous, nous Africains de ce début du XXIe siècle ? Ce qui nous semble aujourd'hui une exploration de l'avenir peut ainsi n'être qu'un banal constat dans une ou deux décennies.

L'hypermodernité est déjà présente parmi nous, mais sous la forme de manifestations épisodiques. Loin de manquer de pertinence, une réflexion sur ce contexte est une anticipation de notre possible devenir. L'ignorer, au motif qu'il est spécifique à une autre culture, peut nous conduire à en reproduire les errances. Anticiper un événement ne l'empêche pas de se produire ; il permet néanmoins de n'être pas pris au dépourvu quand il survient, de réagir de manière adéquate et d'en amoindrir l'impact. L'anticipation engage notre rapport au futur quand le manque de perspective subordonne sans cesse au moment présent.

2.2. Récusation du mode de vie hypermoderne

À l'exigence d'une anticipation peut s'adjoindre, en guise de seconde raison, la récusation d'un modèle de vie supposé idéal. On pourrait croire que le choix du contexte hypermoderne traduit l'exaltation servile d'une supériorité culturelle de l'Occident à laquelle le reste du monde doit se soumettre. À la vérité, la réflexion vise plutôt à relativiser et cette croyance et la conception qui limite le monde au monde occidental.

Offrant de meilleures conditions de vie, l'Occident est supposé exprimer une supériorité et conférer un prestige et une valeur éminente au sujet qui vit selon ses canons. Son hégémonie technologique, économique et culturelle donne à croire qu'il ne peut rencontrer l'autre

que sur le mode de l'assimilation. En atteste la « marginalisation » dans laquelle l'Afrique est tenue, marginalisation que dénonce Ki-Zerbo (2004 : 183-184) : « L'Europe n'arrive pas à concevoir que l'Afrique puisse jouer un rôle bénéfique pour l'humanité. L'Europe continue à se voir principalement dans le miroir du XIX^{e} siècle. Elle réduit l'itinéraire de l'Afrique aux dernières décennies où l'Afrique a été colonisée et mal décolonisée. Tant qu'on n'aura pas résolu ce mystère de la difficulté pour l'Europe à sortir de soi, à échapper à soi-même, à aller vers les autres, à les connaître et à les reconnaître, à les comprendre et à adopter un minimum d'altérité, on ne se comprendra pas et tout le monde en pâtira. ».

Le choix du contexte hypermoderne répond ainsi à deux objectifs, entre autres : récuser l'idée que le mode de vie occidental constitue le modèle idéal ; affirmer la possibilité d'autres modes de vie, tout autant, voire mieux appropriés selon la culture, les aspirations, la personnalité. Ce second objectif s'appuie sur une compréhension plurielle du monde. Ainsi que l'explique Jean-Clet Martin (2010), parler d'hypermodernité ne signifie pas que le monde dont nous sommes contemporains est homogène et susceptible d'une seule interprétation. Que soient possibles d'autres visions est certain car il est irréel de se représenter le monde de manière uniforme. Nous sommes passés d'un « uni-vers » centré, homogène, à un « pluri-vers », en d'autres termes à des mondes ou, mieux, à un monde de mondes divergents : « le Monde est habité de mondes qui rendent son unité désormais problématique. Le monde s'émonde comme s'effeuille un cahier dont chaque page correspondrait à de nouvelles règles de répartition, à d'autres constellations. » (Martin, 2010 : 119). Notre monde étant composé de plusieurs mondes, on ne peut se le représenter de façon unitaire.

Pour commode que soit le mode de vie occidental, il ne figure pas l'horizon du bonheur humain.

L'hyperconsommation donne le sentiment que tout doit être désormais rapporté à l'aune du mode de vie occidental et de sa supériorité supposée. Or, ce mode de vie est-il si parfait que l'on puisse le prôner comme idéal pour la transformation de toute autre société ? Écrivain russe et dissident du régime soviétique, Alexandre Soljenitsyne (1918-2008) dénonce, le 8 juin 1978, devant les étudiants de l'université Harvard, le matérialisme et la médiocrité spirituelle de la

société occidentale consumériste ; une société présentée comme l'envers positif du communisme : « Non, je ne peux pas recommander votre société comme idéal pour la transformation de la nôtre. [...] Nous avions placé trop d'espoirs dans les transformations politico-sociales, et il se révèle qu'on nous enlève ce que nous avons de plus précieux : notre vie intérieure. » (Soljenitsyne, 1978 : 35)

Si le dissident ne fait curieusement pas l'éloge du monde libre, c'est pour ce que, par sa médiocrité morale, le mode de vie occidental annihile en l'homme tout désir de transcendance. Toute personne n'est pas fatalement vouée à la recherche des meilleurs moyens d'acquisition et de dépense des biens matériels. Il en est pour qui le sens et la valeur de l'existence résident dans l'expérience d'une élévation avant tout axiologique. Ainsi qu'il ressort du portrait à charge de l'Occident dressé par Soljenitsyne, la prosternation devant les besoins matériels est le symptôme d'un épuisement axiologique. Accorder assez d'importance aux valeurs matérialistes, c'est avoir des attentes irréalistes quant à l'apport de la consommation. Ériger celle-ci en projet principal de sa vie mène à plus de mal-être. En faire la finalité de sa vie, ce que l'on souhaite accomplir, c'est chercher le bonheur au mauvais endroit.

2.3. Pour une praxis africaine de l'hypermodernité

Un Massaï n'est pas un Hindou, un Grec du V^e^ siècle av. J.-C. non plus n'est un Américain du XXI^e^ siècle. Les représentations du bonheur varient selon les cultures et les individus. Il n'y a pas de réponse univoque à ce que signifie être heureux. Que le mode de vie hypermoderne ne puisse pas conduire au bonheur, la consommation outrancière n'en est responsable qu'en partie. La vie comprend bien d'autres dimensions et le malaise doit être surtout relié à la valeur qui oriente la vie de l'individu. Une quête du bonheur fondée exclusivement sur la satisfaction du désir (plaisirs liés au corps, biens matériels) ne saurait satisfaire un besoin lié à l'idéal. Ainsi, elle ne convient pas à qui cherche la satisfaction dans l'accomplissement du bien, la connaissance du vrai, la contemplation du beau, la sagesse, la noblesse. Non plus la consommation de biens marchands, fussent-ils de dernière génération, ne saurait combler qui fait consister le bonheur dans les honneurs, la fortune ou le pouvoir. Malgré des gains indéniables en termes de qualité de vie matérielle et de santé, le

contexte hypermoderne ne se traduit pas par un surcroît de bien-être intérieur. En témoignent les taux de suicide ou d'addiction, le stress, l'anxiété, la morosité, la multiplication des psychothérapies, etc.
Si l'on peut dire de la démocratie qu'elle est un concept occidental imposé de l'extérieur à l'Afrique par le colon, avec des relents colonialistes, il n'en va pas de même pour l'hypermodernité. Parce qu'il la reçoit passivement, l'Africain est fondé à estimer que le mode de vie hypermoderne n'est pas universel : il provient du dehors, de l'autre, du « Blanc » qui est plus puissant. L'adopter signifierait par conséquent une forme de domination. Tout comme la modernité qui l'a précédée, l'hypermodernité doit être réappropriée par ceux vers qui elle s'étend. Au risque de tomber dans le mimétisme, dans une sorte de reniement total de soi, l'Africain gagnerait à repenser, voire à reconstruire le mode de vie hypermoderne. Il n'est pas obligé de vivre de façon hypermoderne en contexte hypermoderne.
Il appartient à la sphère axiologique de concilier l'aspiration au bonheur et le souci d'élévation morale qui différencie l'homme des autres êtres. L'homme n'est pas qu'un statut social, il est aussi une valeur morale. Son identité se construit au fil des circonstances et des choix. Il lui revient de se déterminer sur ce qu'il doit faire en inventant les règles de sa propre conduite. C'est du moins le sentiment de Jean Pic de la Mirandole, qui pense l'homme en tant que sa propre œuvre, le résultat de son projet, de sa liberté. Épictète (1972 : 808-811) enseigne que s'il est certaines choses qui ne dépendent pas de nous (notre corps, la célébrité, le pouvoir), il en est d'autres qui dépendent de nous (nos jugements sur les choses, nos désirs, nos aversions).
Si la vie suivant les désirs contraint l'homme à accomplir une tâche sans fin, l'alternative ne serait-elle pas une vie moins centrée sur l'avoir ? Vivant dans un présent qui génère pathologies et insatisfaction, ne serions-nous pas plus équilibrés ou moins frustrés, moins déçus, en cultivant la mesure, le calme, la discrétion ? Vivre autrement, c'est peut-être se dire que la course sans fin aux plaisirs n'est pas, en définitive, l'essentiel. Résister à ce mode de vie revient à prendre du recul à l'égard de ses valeurs.
Une façon africaine de vivre l'hypermodernité pourrait consister dans le rapport à soi comme modalité de résistance du sujet. Il nous faut agir sur nous-mêmes. Agir sur soi, c'est déjà changer le monde. Le mode de

vie hypermoderne n'est pas une fatalité devant laquelle il serait sage de s'incliner. Il rappelle la nécessité d'exister, en résistant à ce qui entend contrôler nos vies, nous asservir ; en somme, de refuser l'injonction au plaisir. Il faut résister pour ne pas s'enliser dans l'hyperconsommation ni subir son époque. Que nous soyons Africains ou non, la philosophie nous arme afin de résister à tout embrigadement. De la sorte, nous pouvons construire en toute responsabilité notre identité.

Conclusion

En une époque où consommer de façon démesurée constitue pour l'homme un moyen d'exister, de construire son identité, il peut sembler que nous sacrifions de la sorte l'humain en nous aux idoles du plaisir. En se focalisant sur les biens matériels, en recherchant le plaisir à tout prix, en faisant de la consommation la valeur centrale de la société, le monde hypermoderne fait perdre de vue la nécessité d'une attention à l'essentiel, qui n'est en fait qu'attention à ce qui élève l'homme. L'asservissement au désir et au plaisir n'est pas une condition indépassable et l'on peut résister à l'hyperconsommation. La quête du bonheur n'implique pas systématiquement un renoncement au bien-être matériel pour qui veut vivre autrement. Elle présume de nouveaux buts et sens, de nouvelles perspectives et priorités.
Souhaiter une solution africaine à la problématique de l'hypermodernité revient à douter d'une solution universelle. Chaque culture dispose de fait d'un système de prescriptions morales et d'interdits qui dérivent pour l'essentiel de ses traditions et de ses coutumes. Mais l'hétérogénéité des manières d'être, des pensées, des habitudes qui distingue un peuple d'un autre ne s'oppose pas nécessairement aux normes reconnues par tous les hommes. On peut se sentir membre d'une communauté restreinte tout en ayant conscience de faire partie d'une communauté plus universelle. Mais refuser, au nom de la diversité culturelle, toute perspective universaliste, n'encourage-t-il pas le confinement culturel ?

Bibliographie

Aubert Nicole (**dir.)** (2010), *L'individu hypermoderne*, Paris, Éditions Érès.
Bauman Zygmunt (2004), *L'Amour liquide : De la fragilité des liens entre les hommes*, trad. de l'anglais par Christophe Rosson, Rodez, Éd. du Rouergue.
Bauman Zygmunt (2006), *La Vie liquide*, trad. de l'anglais par Christophe Rosson, Paris, Hachette.
Bonnet Gérard (2013), *La Tyrannie du paraître. Faut-il se montrer pour exister ?* Paris, Eyrolles.
Cournut Jean (2010), « Les défoncés », *L'individu hypermoderne*, **Toulouse, Nicole Aubert** (dir.), Érès, p. 61-71.
Cova Bernard, Cova Véronique (2010), « L'hyperconsommateur, entre immersion et sécession », *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Nicole **Aubert** (dir.), Érès, p. 199-214.
Ehnuel Florence (2012), *Le Bavardage, parlons-en enfin*, Paris, Fayard.
Ki-Zerbo Joseph (2004), *À quand l'Afrique ? Entretien avec René Holenstein*, Paris, Éditions de l'Aube.
Le Monde, 09 novembre 2007, « Le discours de Dakar de Nicolas Sarkozy », https://www.lemonde.fr/afrique/article/2007/11/09/le-discours-de-dakar_976786_3212.html
Lipovetsky Gilles (2013), *Le Bonheur paradoxal : essai sur la société d'hyperconsommation,* Paris, Gallimard.
Moati Philippe (2016), *La société malade de l'hyperconsommation*, Paris, Odile Jacob.
Tapia Claude (2012), « Modernité, postmodernité, hypermodernité », *Connexions*, 97, p. 15-25.
Turkle Sherry (2015), *Seuls ensemble. De plus en plus de technologie, de moins en moins de relations humaines*, trad. de l'américain par Claire Richard, Paris, L'Échappée.